ESSAI

N° 119.

SUR

L'EMPLOI DES SANGSUES

EN MÉDECINE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

Par Auguste-Antoine SCELLIER, d'Amiens,

Département de la Somme;

Bachelier ès-lettres; ancien Élève de l'École pratique; Élève interne de l'Hôtel-Dieu de Paris; Membre de la Société d'instruction médicale.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Président.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN.
M. ORFILA, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE.

Comme le témoignage d'un sincère attachement et de la reconnaissance la plus vive.

A. SCELLIER.

MON PERE.

Comme le témoignage d'un sincère attachement et de la
reconnaissance la plus vive.

A. SCHELLER

INTRODUCTION.

En prenant pour sujet de thèse l'emploi des sangsues en médecine, je ne me suis point dissimulé combien cette entreprise était au-dessus de mes forces. Cependant le fréquent usage que l'on fait des sangsues, leur efficacité dans un grand nombre de cas, et aussi les inconvéniens qui résultent de leur emploi inconsidéré, m'ont déterminé dans ce choix. Quelque faible que soit cet essai, il a exigé des recherches que j'aurais voulu pousser plus loin, afin de m'instruire davantage. J'ai fait tous mes efforts pour le rendre le moins imparfait

possible; s'ils sont infructueux, j'ose compter sur l'indulgence de mes juges, et j'espère qu'ils diront de moi :

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.
OVIDE.

ESSAI

SUR

L'EMPLOI DES SANGSUES

EN MÉDECINE.

Histoire naturelle de la Sangsue.

La sangsue médicinale, *hirudo medicinalis* de *Linné*, Ἕδελλα des Grecs, rangée par M. *Cuvier* dans la classe des vers, offre pour caractères spécifiques selon *Durondeau* : « Le milieu des parties « latérales du corps est occupé par une espèce de passement composé « de petits grains noirs placés à la file, et tenant les uns aux autres « par un ornement jaune en forme de chaîne. Le bord supérieur « de la ligne latérale externe est orné d'une décoration semblable : « cette décoration est un peu flottante et saillante lorsque le petit « animal nage; elle lui sert de nageoire. Le ventre est marqueté de « jaune sur un fond turquin. Toute la peau est onctueuse et « grasse, etc. » Selon M. *Cuvier*, la sangsue médicinale est étroite, noirâtre, tachetée de jaunâtre en dessous, et a six raies jaunes variées de noir en dessus. Comme toutes les espèces du genre

hirudo, elle a le corps oblong, divisé en anneaux par des rides transversales; les deux extrémités contractiles, susceptibles de s'allonger et de s'arrondir en un disque charnu; elle rampe en fixant tour à tour l'un de ses disques aux corps solides. L'appareil dont la sangsue se sert pour blesser la peau et en sucer le sang se compose des lèvres, des dents et des muscles qui les meuvent. La lèvre supérieure, plus grande, s'allonge, et prend une forme triangulaire ou demi-circulaire, et laisse voir au-dessous une ouverture ovale : en adhérant avec la lèvre inférieure à un corps solide et transparent, elle présente communément une surface plate, circulaire, et peu différente de l'extrémité de la queue. Souvent la lèvre supérieure se replie de dehors en dedans, ou de dedans en dehors; alors elle forme une espèce de mamelon rond d'un gris brun, qui remplit l'ouverture de la bouche à la manière d'une langue. Les dents, au nombre de trois, sont situées vers la face interne et postérieure des lèvres, à la même hauteur et à la même distance les unes des autres, et se ressemblent parfaitement. Leur racine est plongée dans un tronc musculeux, et y adhère fortement; leur extrémité libre est tranchante et un peu crénelée. L'extrémité postérieure de la sangsue est munie d'un appareil contractile qui resserre le canal intestinal, et que l'on a proposé de couper, afin qu'elle tire plus de sang.

Cet animal est si vorace, que, lorsqu'on lui présente des caillots de sang pour le pêcher, il s'en gorge avec avidité; son corps prend ainsi un plus grand volume, et ce ver est d'un meilleur débit. Mais le sang ainsi avalé se coagule dans ses intestins sans qu'il puisse le digérer : alors il devient noueux, et périt en quelque sorte d'indigestion. Les sangsues employées en médecine habitent les eaux douces de nos marais et de nos rivières. On préfère celles des rivières, parce qu'on a remarqué que les piqûres des sangsues prises dans les marais sont souvent suivies d'inflammation et d'éruption érysipélateuse; cependant le plus grand nombre de ces animaux employés à Paris est pris dans les eaux bourbeuses. Peut-

être se purifient-ils dans l'eau claire, où les pharmaciens les conservent. Quelquefois les sangsues qui sont affamées se jettent sur les autres, les sucent, et laissent en se retirant une plaie par où s'échappe du sang. Quand cela arrive, il faut de suite changer l'eau, et retirer celles qui sont mortes ou blessées pour éviter la putréfaction.

Les naturalistes ont remarqué que la digestion de ces animalcules est très-difficile à s'effectuer. Lorsqu'on a soin de renouveler souvent l'eau dans laquelle on les a mis, ils s'attachent plus fortement et plus promptement à la peau. On ne doit dans aucun cas boucher hermétiquement le vase qui les renferme, quoique les expériences de *Durondeau* prouvent qu'ils vivent très-long-temps sans air : au défaut de cette précaution ils perdraient bientôt toute leur vigueur. Les sangsues ne doivent pas être exposées à un trop grand froid ni à une chaleur excessive ; ce que M. le professeur *Deyeux* a vu dans un été très-chaud, pendant lequel les autres pharmaciens perdaient toutes leurs sangsues, tandis qu'il conserva les siennes en les mettant à la cave. On les conserve bien aussi en cet endroit pendant l'hiver. Il résulte des expériences que M. *Vitet* a faites, que, si vous mettez ce ver gorgé de sang dans une solution alcaline ou sur des cendres chaudes, à l'instant il se contracte, se meut avec plus ou moins de rapidité, vomit du sang et de la mucosité, et perd de son volume. Lorsqu'il est dégorgé, jetez-le dans de l'eau pure et souvent renouvelée, il reprendra bientôt sa première vigueur, et pourra servir vingt ou trente jours après. Je me suis souvent servi deux et trois fois des mêmes sangsues dans l'espace de quatre jours seulement; et dernièrement encore, en moins de trois semaines, j'ai quatre fois employé les mêmes sangsues, sans jamais avoir pu remarquer, quelque attention que j'y fisse, qu'elles tirassent moins de sang que la première fois, ou qu'elles fussent plus long-temps à prendre et à s'emplir. Lorsque je ne m'en servais pas, je n'avais d'autre soin que de les

mettre dans de l'eau ordinaire, que je renouvelais toutes les douze heures.

L'origine de l'emploi des sangsues en médecine est inconnue comme celle de la saignée. On pense communément que ce sont les habitans des campagnes qui les premiers s'aperçurent de l'effet de leur piqûre, en ayant été mordus fortuitement en se mettant dans l'eau. *Hippocrate*, qui ne parle pas des sangsues comme moyen curatif, les connaissait, puisqu'il recommande, quand un malade crache le sang sans cause connue, de regarder dans sa gorge s'il n'a pas avalé de sangsue. *Thémison*, qui vivait dans les premières années de l'ère chrétienne, est le plus ancien et le premier des auteurs que nous ayons qui ait employé les sangsues en médecine. Il s'en servit en plusieurs circonstances, et appliquait des ventouses aux parties d'où ces animaux s'étaient détachés pour en tirer plus de sang. *Pline*, dans son *Historia mundi*, en parle de la manière suivante : *Diversus hirudinum quas* sanguisugas *vocant ad extrahendum sanguinem usus est, etc.* C'est à tort que l'on insère dans les ouvrages de *Galien* un petit traité sur les sangsues, que *Stahl* dit être d'un auteur nommé *Dynamie*. *Galien*, en effet, ne parle point de ce remède, quoiqu'il lui fût connu, probablement parce qu'il était particulier à la secte des méthodistes, dont *Thémison* était le chef. *Antille* et *Ménémaque*, et d'après eux *Oribaze*, ont écrit sur les sangsues ; ils entrent même dans quelques détails sur la manière de les appliquer. *Arétée* dit avoir retiré de grands avantages de l'emploi des sangsues dans les tumeurs inflammatoires de la goutte. *Paul d'Egine*, sous l'empereur Théodose, les appliquait à l'occiput dans les douleurs de tête qui accompagnent les fièvres, et sous la langue, lorsqu'elle est considérablement tuméfiée, dans l'angine avec suffocation. *Ætius*, qui vivait dans le cinquième siècle, les appliquait avec succès sur la région de la rate, dans les maladies de cet organe. Leur application réussissait également dans les abcès, les maladies de la peau, les morsures d'animaux venimeux, et dans les violens maux de tête, aux veines

du nez, du front, des tempes, et derrière les oreilles. *Avicennes* et *Rhazès* ont aussi employé avantageusement les sangsues contre les dartres et les autres maladies de la peau.

Actuarius les vante beaucoup, et indique leur avantage sur la saignée, les ventouses et les scarifications. *Horatius Augénius*, tout en rejetant la saignée chez les enfans d'après les préceptes de *Galien*, *Celse*, etc., conseille à sa place l'application des sangsues. *Ambroise Paré* dit que ces animaux étaient bons sur les morsures des bêtes venimeuses. *Nicandre*, *Arnaud de Ville-Neuve* conseillent les sangsues sur les tumeurs scrophuleuses, les plaies d'armes à feu, etc. *Crawford*, *Rosen*, *Michaëlis*, *Vieusseux*, etc., recommandent l'application des sangsues au cou, dans le traitement du croup. *Astruc* les mettait au grand angle de l'œil dans une ophthalmie, à la suite de la suppression de la gonorrhée. *Louis*, en pareille circonstance, les appliquait au périnée. Quant à *Stahl*, qui a fait un petit traité intitulé, *de utilitate sanguisugarum*, employait fréquemment les sangsues, qu'il mettait presque toujours à l'anus. On lui reproche même d'en avoir abusé. En effet, il s'en servait dans les maladies des articulations, l'asthme convulsif, l'hystérie, l'apoplexie, la néphrite, la phthisie, etc., etc. Il va même juqu'à dire que, si on admet un spécifique, les sangsues méritent ce nom dans les suppressions d'évacuation sanguine, telles que le flux menstruel, et surtout les hémorrhoïdes. Cet usage abusif des sangsues s'est reproduit de nos jours, indépendamment des autres causes qu'il est inutile de rappeler, car elles sont assez connues. Cela tient peut-être encore à ce qu'en général le peuple est persuadé que les sangsues tirent le mauvais sang.

Manière d'agir des sangsues.

Les sangsues agissent de deux manières sur l'économie animale : 1.° par l'irritation qu'occasionne leur morsure vers la partie où elle a lieu ; 2.° par l'évacuation sanguine qui résulte de leur piqûre.

1.° Lorsque la sangsue est appliquée sur une partie du corps, elle s'y fixe par l'extrémité de sa queue ; bientôt après elle y adhère également par le disque de ses lèvres, enfonce les dents, divise la peau par sa morsure, et cause une douleur rongeante, lancinante, et plus ou moins vive, selon les nerfs qu'elle pique, la grandeur et la profondeur de la blessure, le degré de sensibilité et la répugnance du malade. Cette douleur persiste parfois dans le même état jusqu'à ce que l'animal tombe. La sangsue fixe son disque antérieur sur l'ouverture du vaisseau artériel ou veineux qu'elle a blessé, y applique hermétiquement ses lèvres, rapproche ses anneaux, et se gorge de sang par des mouvemens de succion ; elle éloigne ses anneaux à mesure qu'elle se remplit ; sa queue se détache des tégumens et devient libre. Elle tire encore du sang lors même qu'elle n'adhère plus que par son extrémité antérieure, et ne tarde pas à tomber si l'on n'a soin de soutenir la queue et une partie du tronc ; sans cette précaution, elle quitte la peau avant d'être entièrement pleine. C'est ainsi que le plus souvent la sangsue se fixe et s'emplit, dans l'espace d'une ou deux heures, dans l'endroit où elle s'est primitivement attachée. Mais il arrive parfois qu'elle pique en plusieurs points avant de se gorger ; d'où résulte qu'elle multiplie l'irritation et les douleurs. Peu de temps après que la sangsue s'est détachée, on voit les environs de la morsure tuméfiés, chauds, tendus, et les vaisseaux sanguins dilatés. A mesure qu'on s'éloigne du temps de la succion, la chaleur, la rougeur et la tension augmentent. Cet accroissement dure pour l'ordinaire vingt-quatre et quelquefois quarante-huit heures ; souvent, au bout de douze heures, les environs de la plaie présentent une couleur violette semblable à une ecchymose récente. La quantité de sang dont une sangsue se remplit, et le temps qu'elle emploie pour cela, varient beaucoup ; elle suce depuis un jusqu'à six gros. Quand on fait mordre plusieurs sangsues en même temps sur une portion des tégumens pendant la succion, le pouls est concentré ; souvent il devient petit, dur et plus fréquent que dans l'état naturel ; les muscles qui répondent

aux morsures sont plus contractés ; les artères voisines paraissent battre avec plus de force; les veines qui les accompagnent sont ordinairement plus dilatées. La succion cesse-t-elle d'être douloureuse, et approche-t-elle de la fin, le pouls commence à se développer. Au contraire, la succion est-elle douloureuse, la concentration du pouls augmente ; il survient souvent anxiété, inquiétude, malaise, agitation, surtout chez les sujets très-irritables ; quelquefois défaillances, et même des mouvemens convulsifs.

2.° La spoliation du sang artériel et veineux produite par les sangsues est presque toujours suivie d'effets bornés à la partie même où s'est faite l'application ; mais parfois ils se font sentir dans toute l'économie. Le malade perd par ces piqûres d'autant plus de sang qu'elles sont plus nombreuses et plus grandes ; que le tissu dans lequel elles ont été faites est plus spongieux ; que le calibre des vaisseaux ouverts est plus grand ; qu'on a eu plus de soin de favoriser l'écoulement de ce fluide, etc., etc. Mais cette évacuation est toujours lente, progressive, et peut être continuée pendant long-temps sans opérer chez l'individu une faiblesse bien marquée. Il ne faut cependant jamais perdre de vue que par ces saignées locales on retire aussi du sang artériel ; que ce sang est celui de l'économie le plus riche en élémens réparateurs. Cette émission sanguine est bien propre à opérer un dégorgement local en désemplissant les vaisseaux capillaires sanguins surchargés d'une trop grande quantité de fluide. Mais elle favorise aussi par l'irritation qu'elle procure l'afflux du sang qui séjourne dans les parties environnantes : ce qui explique comment cette espèce de saignée peut être à la fois et locale et générale. Cette évacuation de sang fait cesser l'état fluxionnaire et spasmodique qui existait dans l'endroit naguère le siége de l'inflammation. Mais la perte de sang n'est pas la seule chose à considérer dans l'application des sangsues. L'irritation locale qu'elles excitent, et les phénomènes généraux qui accompagnent ou qui suivent leur application, méritent aussi une attention particulière. En effet, la partie

piquée devient le centre d'une fluxion plus ou moins grande, et il s'y établit un surcroît de sensibilité tel, qu'il peut anéantir toute autre sensation existante dans le reste de l'économie; ce qui confirme cette axiome d'Hippocrate : *Duobus doloribus simul orientibus, vehementior obscurat alterum.* Il arrive que cette maxime du vieillard de Cos, *ubi stimulus, ibi dolor, ibi fluxus*, se trouve confirmée par l'augmentation de l'inflammation et de l'engorgement. Les phénomènes généraux qu'on observe pendant l'application des sangsues sont, un pouls petit, dur et fréquent. Lorsque la douleur cesse, le pouls se relève; il se concentre, au contraire, si la douleur augmente : alors il survient de l'anxiété, du trouble, de l'agitation, surtout chez les personnes sensibles, ou qui ont horreur de ces animaux. Ces phénomènes sont assez importans pour qu'on ne puisse pas regarder comme indifférent de substituer les sangsues à la saignée, comme on le fait trop souvent. Toutes les fois qu'on applique les sangsues, on doit avoir pour but ou d'agir sur la partie malade, ou près d'elle; ou d'agir sur un autre endroit qui sympathise avec l'organe affecté, afin de transporter le point douloureux de l'intérieur à l'extérieur; ce à quoi on parvient plus aisément dans les phlegmasies muqueuses, que l'on sait avoir une sympathie très-directe avec la peau. *Barthez* regardait en effet les évacuations sanguines par les sangsues et les ventouses scarifiées comme éminemment antispasmodiques et dérivatives, lorsqu'il dit : « Ces saignées sont encore « plus puissantes que les saignées générales dérivatives pour « affaiblir sympathiquement la sensibilité de l'organe qui est le « terme de la fluxion, et pour résoudre l'affection spasmodique, « qui est si généralement produite dans cet organe. » Tous les praticiens qui ne se laissent pas séduire par une méthode exclusive conviennent de l'utilité des sangsues en médecine; mais ils sont bien loin de les employer presque uniquement comme moyen d'évacuer du sang. Je crois que ceux qui rejettent en quelque sorte la saignée générale pour n'avoir recours qu'aux sangsues

ne cherchent pas assez à distinguer quand l'évacuation sanguine est indiquée par une pléthore générale ou par une pléthore locale. Il est des praticiens et des auteurs dont l'autorité est sans doute d'un grand poids en médecine, mais qui sont tellement enthousiastes de l'efficacité des sangsues, qu'ils ne craignent pas de dire que, dans une inflammation locale plus ou moins vive qu'ils ont combattue avec succès par les saignées générales et les sangsues, c'est uniquement à ces dernières qu'il faut attribuer toute la réussite du traitement. L'application des sangsues n'est le plus souvent d'une grande utilité que pour combattre une pléthore sanguine locale, ou comme moyen dérivatif et révulsif des mouvemens désordonnés et perturbateurs qui s'exécutent dans l'économie.

La pléthore générale est caractérisée par un pouls concentré, lent et dur, et dont les vibrations sont, tantôt déployées et tantôt peu étendues; il y a accablement et impuissance d'agir, avec sentiment de lassitude et roideur dans les membres; la face est rouge; il y a tendance à l'assoupissement; le malade est accablé par l'excès de ses forces; ce qu'il exprime en disant, *je suis lourd*. Cet état est ordinairement le résultat du défaut d'exercice, et surtout d'un excès de nutrition favorisé par la digestion facile d'alimens succulens, et nullement troublée par des affections morales. La pléthore locale est déterminée par un développement contre nature de la sensibilité de l'organe qui en est le siége. Elle s'établit pour l'ordinaire sous l'influence d'une cause irritante, qui appelle le sang dans les parties où elle déploie son action. La partie affectée de pléthore locale est plus ou moins douloureuse, et l'inflammation s'y développe souvent en raison de l'orgasme, de la structure de la partie, de la sensibilité de l'individu, etc. Cette pléthore peut exister quoique le sang ne surabonde point dans toute l'économie. Elle peut succéder à une phlegmasie traitée par des saignées générales abondantes. Mais, si ces deux états se rencontrent séparément, ils existent quelquefois réunis. C'est en vain alors qu'on attaquerait la pléthore locale par des sangsues; on ne ferait

que l'aggraver, si l'on n'avait d'abord ouvert la veine. Cette dernière pléthore expose l'organe à devenir le siége d'hémorrhagies, de phlegmasies aiguës, d'affections nerveuses variées ; elle amène souvent à sa suite des affections chroniques, des altérations organiques plus ou moins graves. On voit en général que l'application des sangsues ne convient que dans les inflammations locales, et où la fluxion occupe un siége bien déterminé. En effet, si une fluxion se montre fixe dans une partie ; si elle y existe depuis quelque temps ; si le sang y abordant se combine pour ainsi dire avec les parties qui en sont le siége, l'application des sangsues est d'une nécessité indispensable. En effet, elles déterminent alors une dérivation et une évacuation qu'on n'obtient jamais en pratiquant la phlébotomie, qui ne peut tout au plus que faire cesser le spasme général, comme l'a dit *Bichat :* « Dans une foule d'en-
« gorgemens locaux, ne croyez pas diminuer la quantité du sang
« dans une partie du système capillaire ; en diminuant la masse
« de ce fluide dans les gros troncs, il y aurait un quart de moins
« de sang qu'il n'y en a alors dans l'économie ; que si une partie
« est irritée, il y en aura autant à cette partie. »

Les sangsues conviennent aussi dans les phlegmasies, qui, quoique d'un caractère aigu, ne sont pas tellement intenses, qu'un moyen prompt comme la saignée générale soit indiqué. Si les symptômes sympathiques, et surtout la fièvre, sont peu prononcés (à moins que le pouls ne soit enchaîné par la force même de la phlegmasie) ; si la fluxion est déjà établie, bornée, si elle existe dans les tissus membraneux ; si l'on a affaire à un enfant, à un vieillard, on aura recours de préférence à l'emploi des sangsues. Mais, dans toutes les inflammations très-aiguës, quel que soit le tissu affecté, et plus encore si c'est un organe parenchymateux qui en est le siége, l'emploi des sangsues ne peut être qu'un moyen secondaire (1), qui doit être précédé de saignées générales.

---

(1) *In principio inflammationum, vena secanda est, ad revellendum. In veteratis*

Encore est-il des maladies où, quoique la pléthore ait été détruite et l'orgasme abattu par les évacuations générales, la saignée locale est quelquefois nuisible, parce qu'il existe une disposition prochaine au renouvellement de l'inflammation. C'est ce que *Barthez* a observé dans plusieurs cas de rhumatisme, où, quoiqu'on eût pratiqué les évacuations générales qu'on pouvait croire suffisantes, l'application des sangsues sur la partie affectée détermina une *aggravation* considérable et permanente de l'affection rhumatique. *Hippocrate* a connu combien il est généralement utile de faire précéder les saignées locales par les saignées générales. C'est pourquoi, dans l'angine, il faisait saigner du bras avant de faire ouvrir une veine sublinguale. Cependant il est quelquefois nécessaire de recourir aux saignées locales pour affaiblir, dans la partie malade, la chaleur et la sensibilité, qui peuvent y attirer et perpétuer la fluxion, et qui ne céderaient point, les saignées générales étant répétées jusqu'à l'entier épuisement du malade. *Galien* est le premier auteur de cette remarque essentielle; il a très-bien vu que la sensibilité vicieuse de l'organe affecté peut y entretenir la fluxion et la rendre pernicieuse, quoiqu'on répète à l'excès les évacuations révulsives qu'on oppose à cette fluxion. Nous avons vu une inflammation excessive du testicule ne rien perdre de sa vigueur après deux saignées de vingt onces chacune, et cesser tout à coup par l'application de huit sangsues au scrotum. *Barthez* n'est malheureusement pas le seul qui puisse citer des observations de l'impuissance de tous les moyens d'évacuer du sang dans certaines phlegmasies d'une nature particulière. Tous

---

præcipuè mittendus est ex ipsis affectis partibus; si ab iis non queas, à propinquis mittito. (Oribazius, *Synop.*, lib. 1, cap. 10.) *Galien*, *Ætius*, *Actuarius* donnent le même précepte. *Barthez* et *Lassus* insistent sur cette méthode. Cependant quelques praticiens modernes semblent la méconnaître entièrement, et ils s'imaginent pouvoir remplacer la saignée générale en employant un grand nombre de sangsues. Il est inutile de dire quelle est leur erreur.

les auteurs citent des faits semblables, et nous pourrions nous-mêmes rapporter plusieurs observations, faites à l'Hôtel-Dieu de Paris, de péritonites survenues à la suite de l'opération de la taille ou de la hernie, qui ont résisté à des saignées copieuses et fréquentes sous toutes les formes, et aux autres moyens prodigués avec tous les soins et les talens possibles. Malgré cette insuffisance, en quelques cas, des saignées générales et locales combinées pour combattre des inflammations sur-aiguës et d'une nature qui nous est encore inconnue, heureusement l'expérience prouve que, le plus souvent, les inflammations aiguës membraneuses ou parenchymateuses cèdent complètement à ces deux espèces de saignées.

Mais si les phlegmasies aiguës ont fixé notre attention, les phlegmasies chroniques doivent encore plus la fixer, à cause de la difficulté que présente leur diagnostic. En effet, les premiers symptômes de ces maladies sont souvent fort obscurs. La douleur est légère ; elle n'est même pas toujours ressentie dans l'endroit affecté. On observe à l'intérieur comme à l'extérieur des phlegmasies latentes sans la moindre douleur, sans fièvre, sans que le malade s'en plaigne, quelque question qu'on lui fasse à ce sujet, sans même qu'il s'en aperçoive. Ces phlegmasies amènent, dans un temps plus ou moins long, la destruction des organes phlogosés, sans qu'aucun phénomène extérieur en ait d'abord indiqué ou même fait soupçonner l'existence. « Pour éviter une cause très-commune d'erreur « et de dissension, il faut observer, dit M. le professeur *Chaussier*, « que la sensibilité n'emporte pas toujours, et dans tous les êtres « vivans, l'idée de conscience et de *moi*, comme disent quelques-« uns. » *Mihi inculcabat Albertinus*, écrit Morgagni, *vigilandum et cavendum esse in doloribus intestinorum, se enim post dolores, aut minimè magnas, nullâ manifestâ febre, nullâ convulsione, nullo vomitu, animo ac corpore satis vigentibus, de improviso vidisse ægros in præceps ruere, et cito erepi ab dolente inflammatione et sphacelo non opinato intestinorum.* Nous avons vu à l'Hôtel-Dieu plusieurs inflammations tant externes qu'internes de cette nature,

et surtout plusieurs pleuropneumonies terminer les jours des malades par des épanchemens purulens, que l'observation la plus scrupuleuse et la plus soutenue n'avait pu découvrir, ni même faire imaginer avant l'autopsie cadavérique. C'est surtout dans les inflammations chroniques que l'emploi des sangsues est indiqué, tandis que les saignées générales seraient fréquemment nuisibles. En effet, ce n'est pas une pléthore générale qu'il faut combattre, puisqu'au contraire toute l'économie est, le plus souvent, dans un état de faiblesse, mais une fluxion locale qu'il s'agit de résoudre. Les forces vitales se concentrent dans l'organe malade; c'est sur lui qu'il faut, ou directement ou sympathiquement, diriger les moyens curatifs pour détruire l'affection, et rendre à toute l'économie le libre exercice de ses fonctions. Quand on emploie les sangsues dans les inflammations chroniques, on doit en réitérer l'application, et les seconder par les autres moyens.

Après avoir indiqué, en général, les cas qui requièrent l'application des sangsues, essayons de déterminer le lieu précis de leur application. Plusieurs praticiens les posent très-près du siége de la maladie. C'est ainsi qu'*Astruc* combattait les ophthalmies gonorrhoïques en mettant des sangsues au grand angle de l'œil. Tandis que d'autres les placent très-loin des parties affectées. M. *Vitet* fait de cette dernière pratique un précepte général. Ce serait à tort que l'opposition d'opinion de praticiens aussi recommandables ferait penser qu'il est indifférent de placer les sangsues sur telle ou telle partie pour combattre la même affection. En effet, *Pline* rapporte que Messalinus, personnage consulaire, mourut à la suite des accidens inflammatoires qui succédèrent à l'application des sangsues sur un genou enflammé. M. *Landré-Beauvais* pense que l'on a tort de mettre si souvent les sangsues à l'anus ou à la vulve à l'époque de l'âge critique, pour diminuer les douleurs des lombes et de l'hypogastre; car, si l'engorgement de ces parties est entretenu par un état de pléthore général, les sangsues, provoquant l'afflux du sang vers le bassin,

peuvent, en raison de quelque prédisposition, favoriser le développement d'une affection cancéreuse de l'utérus, si commune de nos jours. M. le professeur *Pinel*, dans sa Nosographie, s'explique de la manière suivante : « Dans le cas où la congestion utérine « est très-marquée, et lorsque l'impulsion du sang se dirige vers « l'utérus, l'application des sangsues à la vulve peut augmenter « cette congestion, ou même déterminer les phlegmasies de cet « organe ; alors il faut faire précéder quelques saignées générales, « préférer même celle du bras. »

Quant à nous, nous pensons que les sangsues ne doivent jamais être mises sur un organe enflammé. Il y aurait même de l'inconvénient à les appliquer sur les tissus immédiatement contigus à l'organe phlogosé, quand la phlegmasie est vive, et le sujet irritable. Mais il faut les appliquer sur ces tissus, lorsque la sensibilité est moins vive, l'inflammation moins aiguë, ou qu'elle a déjà perdu de son intensité. L'inflammation des hémorrhoïdes requiert seule l'application immédiate des sangsues, selon M. le professeur *Boyer*.

Maladies dans lesquelles les Sangsues sont indiquées.

Nous ne pourrons dans cet examen que rappeler des préceptes généraux, qui devront nécessairement, dans un grand nombre de cas, être modifiés ; selon la nature et le caractère de la maladie, l'âge, le sexe, la constitution du sujet, etc.

Fièvres. La fièvre, par elle-même, lorsqu'elle est modérée, n'est pas une indication qui nous oblige à répandre du sang. Ce n'est que par l'excès de sa violence, ou par les symptômes étrangers qui se déclarent quelquefois pendant son cours, que nous pouvons être conduits à pratiquer des saignées. Quand c'est la violence seule de la fièvre qu'il faut combattre, si le sujet est robuste, pléthorique, et qu'on n'ait point en vue de rappeler quel-

que hémorrhagie supprimée, la saignée générale mérite sans contredit la préférence. Faut-il s'opposer à une inflammation ou à une congestion locale, la constitution, la sensibilité du malade, l'importance de l'organe menacé, la violence du mal, et surtout l'état des forces, etc., sont autant de considérations qui doivent fixer notre choix. C'est ici le cas d'appliquer les préceptes généraux que nous venons de donner. Nous ferons seulement observer que les sangsues sont une ressource bien précieuse dans les congestions ou les inflammations qui s'établissent parfois durant le cours des fièvres ataxiques et putrides, et qui rendent si défavorables le prognostic que l'on peut porter de ces maladies. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails, ils nous entraîneraient loin des bornes qui nous sont prescrites. Mais examinons plus particulièrement les phlegmasies et les autres affections qui exigent plus spécialement l'emploi des sangsues.

Phlegmasies. La scarlatine est quelquefois accompagnée d'une inflammation considérable de la gorge; cette inflammation est combattue avec succès par des sangsues appliquées au cou. L'application des sangsues au cou, immédiatement avant l'éruption de la rougeole et de la variole, lorsqu'il y a congestion cérébrale, soubresauts des tendons, anxiété avec grande chaleur, peuvent remplacer avec avantage les ventouses scarifiées, que *Baglivi* conseille en pareil cas. Les sangsues conviennent encore dans quelques phlegmasies cutanées chroniques « *Erat in capite et facie cu-* « *jusdam tinea rufa, supra quam suspendi feci sanguisugas, et sanata* « *fuit penitùs.* » (Rhazès) *Zacutus*, après l'emploi inutile de beaucoup de remèdes, guérit des pustules invétérées de la face par quatre applications de quarante sangsues. M. *Alibert* dit les avoir employées avec succès autour de plusieurs espèces de dartres, et surtout de la couperose.

Quand la phrénésie attaque un sujet dont les hémorrhoïdes ont cessé de couler, ou si on peut l'attribuer à une aménorrhée,

après les saignées générales on applique des sangsues à l'anus ou à la vulve. *Zacutus* cite l'observation d'une femme à qui les lochies, retenues après l'accouchement, donnèrent la phrénésie; les saignées du pied, les scarifications aux extrémités inférieures, les sangsues à l'anus, ne produisirent aucun soulagement : elle ne fut guérie que par l'application immédiate des sangsues à la vulve. On a quelquefois retiré de bons effets de trente à quarante sangsues appliquées le long du rachis dans l'inflammation de l'arachnoïde spinale, après des saignées générales.

Dans l'ophthalmie simple, mais aiguë, on se sert des sangsues, que l'on applique avec succès sur les tempes, les joues, l'angle interne de l'œil. Quand cette maladie est due à la suppression d'une gonorrhée, on sait que *Louis* les appliquait au périnée, dans l'intention de rappeler l'écoulement. On sait que cette dernière espèce d'ophthalmie a ordinairement une marche très-rapide. *Scarpa* rapporte qu'une jeune fille de dix-neuf ans ayant été attaquée d'une violente ophthalmie aux deux yeux, peu de temps après la suppression subite de ses règles, on pratiqua d'abord quelques saignées du bras. La permanence des accidens conduisit à l'emploi des sangsues, qui furent appliquées à la face interne des grandes lèvres. Elles produisirent un effet si marqué, que, vingt-quatre heures après, l'ophthalmie se calma, avec la diminution la plus notable de tous les symptômes inflammatoires. On a guéri des otites aiguës en mettant des sangsues derrière les oreilles. Quelquefois on fait disparaître des odontalgies en appliquant des sangsues sur la gencive. *Zacutus* raconte qu'un baron, atteint d'une violente angine tonsillaire, était sur le point de suffoquer; la saignée, pratiquée aux deux bras, les lavemens purgatifs, les vésicatoires, les ventouses scarifiées à la nuque, avaient été inutiles. Trois grosses sangsues appliquées sur la langue tirèrent plus de quatre onces de sang, et produisirent un soulagement. Le même auteur cite un homme qui, à la suite d'une débauche de table, éprouva un gonflement énorme de la langue, qui gênait

beaucoup la respiration. Les évacuans, les dérivatifs furent inutilement mis en usage. On tira six onces de sang, en posant quatre grosses sangsues sur la langue, et cet organe reprit en peu de temps son volume naturel. M. *Bonnafox de Mallet* rapporte des observations sur l'efficacité des sangsues appliquées aux amygdales. On les met au cou avec beaucoup de succès dans l'angine pharyngée ou trachéale. La plupart des praticiens s'accordent sur les bons effets qu'on retire des sangsues appliquées autour du cou dans les affections connues sous le nom de *croupe*.

Hippocrate a connu l'utilité des saignées locales dans les phlegmasies thoraciques, puisque dans ces cas il faisait saigner les veines mammaires. M. le professeur *Corvisart*, traitant de la cardite, s'exprime ainsi : « Je crois devoir faire observer que j'ai, dans tous « les cas d'inflammations aiguës des viscères de la poitrine, fait « disparaître plus promptement et plus complètement le point dou- « loureux par des saignées locales faites sur le point douloureux « même avec des sangsues que par des saignées générales, après « l'emploi desquelles j'ai plus d'une fois été obligé de recourir « aux saignées locales. » Je puis encore citer la pratique de deux médecins non moins habiles, MM. *Pinel* et *Landré-Beauvais*. Comme la plupart des femmes qui habitent la Salpêtrière sont âgées et d'une constitution détériorée, on leur pratique très-rarement des saignées générales dans les phlegmasies de poitrine : douze ou quinze sangsues, posées sur le point douloureux, produisent de très-bons effets. Néanmoins il ne conviendrait pas de traiter ainsi une pleurésie, une péricardite, une pneumonie aiguë ; et chez tout autre sujet, il faudrait avoir fait préalablement une ou plusieurs saignées générales. En effet, dans ces maladies, on ne devra recourir à l'emploi des sangsues que quand on sera suffisamment autorisé à croire que l'affection n'est plus que locale.

Les pleurésies chroniques se traitent quelquefois avec succès par l'application réitérée des sangsues sur le point douloureux.

On tire le plus grand avantage des sangsues dans la plupart

des phlegmasies abdominales aiguës. On sait combien ces affections sont dangereuses, si on ne parvient à en obtenir la résolution. Le moyen le plus efficace de dégorger le système sanguin abdominal est l'application des sangsues à l'anus, ou à la vulve, chez les femmes qui ont éprouvé une suppression des règles. « Je place « ici, dit M. *Freteau*, une réflexion qui s'applique à l'inflam- « mation de tous les viscères abdominaux; c'est que l'émission « du sang des vaisseaux hémorrhoïdaux, au moyen des sangsues, « leur est plus utile que les saignées générales, à moins que « l'inflammation, étant très-considérable, il ne soit nécessaire de « retirer une plus grande quantité de sang. » Cependant on ne peut nier l'efficacité des sangsues appliquées (comme dit *Stoll: hirudo in loco vicino*) sur les parois abdominales dans la gastrite, l'entérite, la péritonite, etc., quand primitivement on a employé les saignées générales convenables. Si la péritonite était due à la suppression des lochies, l'application des sangsues à la vulve serait d'un heureux résultat. La pratique de M. le professeur *Chaussier* en fournit un grand nombre d'exemples. On agirait de même pour remédier aux autres maladies dues à la suppression des lochies. L'hépatite cède le plus souvent à l'application de quinze ou vingt sangsues à l'anus. *Selle* dit qu'il faut être très-circonspect dans l'emploi de la phlébotomie contre l'hépatite, mais que les sangsues à l'anus produisent toujours un bon effet.

C'est dans les inflammations abdominales chroniques que l'application des sangsues à l'anus ou sur le point douloureux, peut être de quelque utilité lorsque la maladie est susceptible de guérison : on sait en effet combien ces affections chroniques sont souvent incurables.

MM. *Percy* et *Cullerier* ont plusieurs fois, avec succès, appliqué des sangsues au périnée, dans les blennorrhagies avec courbure du pénis, dans le gonflement inflammatoire des testicules, et dans la rétention d'urine inflammatoire.

Si tous les praticiens sont généralement d'accord sur les émis-

sions sanguines, ou par la lancette, ou par les sangsues, dans les maladies que nous venons de parcourir, il n'en est pas de même dans celles que nous allons examiner. *Arétée, Zacutus, Pringle, Barthez, Alphonse Leroy*, etc., recommandent les saignées générales, puis l'application des sangsues sur le point douloureux dans les rhumatismes aigus, et les accès très-forts de la goutte. Après les paroxysmes du rhumatisme et de la goutte, *Stahl* conseille de mettre des sangsues aux veines hémorrhoïdales. M. *Pinel*, et *Sydenham*, qui a fait une si belle description de la goutte, dont il était lui-même attaqué, ne veulent d'aucune espèce d'émission sanguine dans cette dernière maladie. *Sydenham*, dans les premières années de sa pratique, faisait de copieuses et fréquentes saignées dans les rhumatismes aigus; mais, sur la fin de sa vie, il était beaucoup plus réservé dans l'emploi de ce moyen. Quelque concluantes que puissent être, en faveur des émissions sanguines, dans ces affections, les observations nouvelles de MM. *Lœuillard d'Avrigni*, *Freteau* et autres, je crois que ce n'est qu'avec une extrême reserve que l'on doit combattre si vigoureusement des maladies qui peuvent être si funestes quand on les trouble dans leur marche.

Hémorrhagies. Ce que nous allons dire des hémorrhagies devra être rapporté aux hémorrhagies actives; car nous ne pensons pas que l'on puisse arrêter les hémorrhagies passives par aucune espèce d'émission sanguine. On emploie les sangsues pour remédier à ces affections, ou pour suppléer à un écoulement sanguin, dont le retour périodique est devenu nécessaire, pour l'habitude que l'économie en a contractée, ou naturellement, ou artificiellement. Il ne devra donc point paraître étonnant que les sangsues soient mises tantôt à une partie du corps, tantôt à une autre tout-à-fait opposée. D'ailleurs l'expérience a prouvé plusieurs fois que, pour arrêter ou même provoquer des hémorrhagies utérines, les sangsues ou la saignée du pied pourraient remplir ces deux indications opposées. C'est surtout dans ces maladies qu'il faut

ménager les émissions sanguines, puisque déjà le sujet a fait de ce fluide des pertes plus ou moins considérables. *Stahl* et ses sectateurs voulaient qu'on abandonnât les hémorrhagies à la nature; mais ce précepte serait bien souvent suivi d'accidens funestes, surtout dans celles qui sont passives. Lorsque l'on juge convenable de rappeler un épistaxis ou d'y suppléer, on s'est souvent bien trouvé d'appliquer une ou deux sangsues à chaque narine. Ce que M. *Freteau* dit des évacuations sanguines artificielles dans l'hémoptysie, m'a paru si juste, que je n'ai pu m'empêcher de le transcrire littéralement: « Dans les hémoptysies par pléthore générale; « qui surviennent chez les individus forts, sanguins, bien con- « formés, en un mot, avec tous les phénomènes d'une hémor- « rhagie active, on s'empresse de recourir aux émissions san- « guines : elles seront d'abord déplétives et spoliatives ; par « conséquent pratiquées à l'un des bras. Mais si, après avoir apaisé « ces hémorrhagies on les voyait sereproduire, on donnerait la pré- « férence aux saignées révulsives, c'est-à-dire à l'ouverture de la « saphène, ou à l'application des sangsues, soit aux jambes, soit « à l'anus. Dans le cas de conformation vicieuse de la poitrine « avec maigreur, irritation et pléthore du système artériel, l'hé- « moptysie est souvent périodique; alors de petites saignées du « bras, placées à propos, et de manière à diminuer la tension et « la gêne fréquente des poumons, conviendraient. Mais si l'hémo- « ptysie dépend plus particulièrement de la pléthore veineuse et « d'une espèce d'engouement sanguin des poûmons, il faut cher- « cher à prévenir cette congestion, quelquefois habituelle, et le « plus souvent périodique, par l'application répétée des sangsues « à l'anus, qu'on peut considérer comme des espèces d'hémor- « rhoïdes fluentes, bien capables d'opérer une heureuse diversion. « On remédie à l'hémoptysie qui survient spontanément, et qui « dépend de la suppression de quelque évacuation sanguine « habituelle, par l'ouverture de la saphène, ou l'application des « sangsues à l'anus, à la vulve, ou aux aines. » Lorque l'héma-

témèse est due à une pléthore générale, la saignée du bras doit avoir la préférence, comme moyen curatif; tandis que l'on devra employer les sangsues à l'anus ou à la vulve, si elle est due à la suppression des flux hémorrhoïdal ou menstruel. Il en est de même pour le mélæna ou l'hématurie.

On ne se propose presque jamais d'arrêter entièrement le flux hémorrhoïdal; plus souvent on veut calmer l'irritation excessive dont sont atteintes les tumeurs hémorrohïdales, et diminuer l'abondance du sang qu'elles fournissent : on cherche quelquefois aussi à en rétablir le cours. Dans ces indications, les sangsues appliquées à l'anus, ou sur les tumeurs qui fournissent le sang, sont souvent utiles. C'est surtout en plaçant les sangsues à l'anus pour rappeler des hémorrhoïdes supprimées, que *Stahl* pense qu'elles méritent le nom de *spécifique*. A moins que les accidens inflammatoires produits par la suppression du flux hémorrhoïdal ne soit trop considérables, nous croyons que les sangsues seules suffisent, et qu'on peut se dispenser de pratiquer une saignée générale. Quand les tumeurs hémorrhoïdales sont très-douloureuses et enflammées, il est bon, avant de recourir à l'emploi des sangsues, que dans ce cas on doit mettre immédiatement sur les parties affectées, de faire quelquefois précéder l'ouverture de la veine; et il est toujours utile d'ordonner un bain ou deux avant d'appliquer les sangsues, qui seront posées aussitôt après la sortie du bain. Lorsque l'écoulement menstruel s'établit difficilement, ou ne s'établit pas, ou même s'est supprimé, on voit souvent paraître des accidens dus tantôt à la pléthore locale, tantôt à la pléthore générale. Dans le premier cas, il faut ouvrir la veine; dans le second, on appliquera des sangsues à la vulve. Si les circonstances le permettent, on ne fera cette application qu'à l'époque où le flux menstruel a paru, si déjà l'écoulement a eu lieu. M. *Désessart* rapporte des observations qui tendent à prouver l'utilité des sangsues à la vulve, dans des cas de pertes utérines. On a encore recours à ce moyen dans certaines ménorrhagies que l'on peut regarder comme des pertes. J'ai vu

arrêter, comme par enchantement, des pertes utérines, à la suite de l'accouchement, par l'application des sangsues sur l'hypogastre.

Névroses. Zacutus, Fontanus, Stahl, Freteau, etc., rapportent des exemples de l'heureux effet des sangsues mises à la vulve ou à l'anus, dans l'hypochondrie, l'hystérie. Les apoplexies sanguines doivent être combattues par des saignées générales, et par l'application des sangsues à l'anus, aux cuisses, ou aux jambes, en raison de leur violence. *Stahl* et quelques autres disent avoir mis avec succès, dans ces maladies, des sangsues au front, au cou et derrière les oreilles. *Rivière* rapporte, d'après *Valisco*, l'observation d'un homme frappé d'apoplexie, et qui était tellement chargé de graisse, que la lancette ne put jamais rencontrer aucune veine : on lui appliqua un très-grand nombre de sangsues sur toute la surface du corps, et la guérison s'opéra. Quelquefois les enfans dans les premiers jours après leur naissance, sont dans un état de pléthore presque apoplectique, remarquable par l'assoupissement et par la couleur violette de la face : alors le remède le plus efficace est l'application d'une sangsue derrière chaque oreille. « Lorsqu'on trouve chez les enfans malades, dit *Alphonse Leroy*, « la tête chaude et brûlante, d'une chaleur inaccoutumée, âcre, « sèche et piquante, une sangsue derrière chaque oreille peut « tellement conserver les enfans, que le calcul de leur mortalité « peut être changé par cette opération. » C'est surtout dans les convulsions qui accompagnent la dentition que les sangsues sont appliquées avec succès. Sans la saignée, dit *Sydenham*, quels secours pourrions-nous donner aux jeunes enfans dans les convulsions qui accompagnent l'éruption des premières dents? C'est avec raison qu'*Alphonse Leroy* a substitué l'application des sangsues aux angles des mâchoires, à la saignée, dont l'action n'est pas aussi directe, et qui est souvent difficilement praticable dans un âge si tendre. Le dégorgement local que procure l'incision de la gencive,

elle-même est quelquefois encore plus efficace. M. le professeur *Chaussier* a fait plusieurs fois cesser des convulsions très-graves, survenues après l'accouchement, en faisant appliquer à la tête et au cou un grand-nombre de sangsues, tandis qu'on ranimait la circulation dans les parties inférieures par des fomentations chaudes. Au reste, il est extrêmement difficile de donner avec quelque raison des règles générales sur l'emploi des sangsues dans les affections nerveuses. En effet, cet emploi ne peut être fondé que sur la connaissance des causes qui ont produit ces maladies. C'est ainsi que *Stahl*, qui faisait dépendre toutes les affections chroniques de la veine-porte, employait les sangsues à l'anus dans toutes les maladies qu'il croyait avoir ce caractère. M. *Freteau*, croyant que les palpitations du cœur, l'asthme, la colique, la nymphomanie, sont souvent dus à la suppression des hémorrhoïdes ou du flux menstruel, fait appliquer des sangsues à l'anus ou à la vulve dans le traitement de ces maladies.

Lésions organiques. *Valsalva* et *Morgagni* conseillent de saigner quatre fois par an, deux fois au printemps et deux fois en automne, les femmes affectées de cancer à l'utérus. Le docteur *Féaron*, chirurgien de Londres, persuadé que le cancer était toujours dû à une inflammation, imagina de le traiter par les remèdes antiphlogistiques. Il faisait appliquer sur le squirrhe des sangsues tous les deux ou trois jours. S'agissait-il d'un cancer de la matrice ou de quelque autre organe intérieur, il avait recours aux saignées générales, lors même qu'il n'existait aucun symptôme de pléthore. Il assure que les évacuations sanguines réitérées produisaient encore de bons effets, et modéraient beaucoup les souffrances dans les derniers temps de la maladie, lorsque l'opium et la ciguë n'étaient plus d'aucun secours. M. *Vieusseux* prétend que, quand il survient des tumeurs au sein qui font craindre une dégénérescence squirrheuse, les sangsues, appliquées à diverses reprises et par intervalles plus ou moins longs, suivant les cas, sont un des meilleurs

moyens d'en faciliter la résolution; il dit en avoir plusieurs exemples : il cite entre autres le suivant. « Je fus, dit-il, appelé auprès « d'une jeune fille qui portait au sein une tumeur de la grosseur « d'une pomme médiocre, dure et douloureuse au toucher et par « élancemens. Il y avait déjà quelques mois qu'elle s'en était aperçue, sans en rien dire. Le mal allait en augmentant, et la tumeur était plus douloureuse quelques jours avant les règles; « la malade était mieux dans l'intervalle, mais la tumeur restait « toujours la même. Un célèbre chirurgien que je demandai en « consultation n'eut pas d'autre avis que de faire l'extirpation. « Cependant, au bout d'un an de soins, elle fut parfaitement guérie « sans en venir à l'opération; et, de tous les remèdes, celui qui parut « le plus efficace, fut l'application répétée de sangsues tous les mois « ou tous les deux mois, quelques jours avant les règles. Cette « demoiselle s'est depuis mariée, et a nourri quatre enfans, sans « aucun retour. » M. *Vieusseux* prétend aussi « que dans les tumeurs « chroniques des articulations, qui sont si souvent dangereuses, « surtout celles du genou, les sangsues sont un remède necessaire. « La plupart de ces maladies sont causées par une irritation « inflammatoire intérieure et profonde, qui finit par carier les « os et détruire l'articulation, ou au moins par produire une « ankylose. L'application réitérée des sangsues arrête souvent « les progrès du mal, et calme la douleur; mais il ne faut pas « se lasser, et craindre la faiblesse qui a quelquefois lieu à la « suite du remède. Quand cela arrive, on cesse pour quelque « temps les applications de sangsues, sans cependant y renoncer. « J'ai vu des tumeurs au genou, les unes venant à la suite de contusions, d'autres venant naturellement chez des sujets scrophuleux, guéries par l'emploi de ce moyen, non au bout de quelques mois, mais au bout de quelques années. Quand je dis « guéries par les sangsues, je n'entends pas sans un traitement « approprié aux différens cas; mais je dis que, sans les sangsues, « les autres remèdes auraient été insuffisans. Quelquefois elles

« ont suffi dans des sujets bien disposés, et dont le mal était pu-
« rement local. »

L'hydrocéphale interne étant une maladie le plus souvent incurable, peut-être retirerait-on quelque avantage dans cette maladie de l'emploi des sangsues aux tempes, comme le conseillent M. *Vieusseux* et autres. Ce moyen réussit plus souvent pour prévenir les suites d'une chute ou d'un coup sur la tête, même quinze jours après l'accident.

Mode d'application des Sangsues.

Du moment où l'on se servit des sangsues, on dut chercher les moyens propres à les faire prendre à l'endroit où l'on avait besoin qu'elles exerçassent leur succion. On sait qu'*Oribaze*, d'après *Antille* et *Ménémarque*, conseillent d'enduire d'argile ou du sang de quelque animal la partie sur laquelle on les applique, de leur couper la queue si on veut qu'elles tirent une plus grande quantité de sang. Ils disent encore que les sangsues ne prennent que difficilement sur les points graisseux du corps, etc. *Stahl* assure qu'elles prennent plus facilement quand la partie a été un peu frottée, et surtout quand elles sont affamées.

On doit choisir les sangsues de moyenne grosseur, longues de 5 à 6 centimètres (23 à 27 lignes), toujours en nombre supérieur à celui que l'on veut faire prendre ; car il arrive souvent que toutes celles que l'on présente à la peau ne s'y attachent point. Cependant les sangsues devront avoir un volume proportionné à l'effet qu'on en attend et au sujet sur lequel on les applique. C'est ainsi qu'on doit en poser de très-grosses, si on veut produire une vive irritation et une évacuation sanguine abondante et assez prompte : au contraire, chez les enfans et les autres sujets faibles et très-irritables, on ne devra se servir que de très-petites sangsues, parce que, sans cette précaution, on occasionnerait à ces malades des convulsions et des hémorrhagies difficiles à calmer ou à arrêter.

Les sangsues, autant que possible, ne devront pas encore avoir servi, quoique nous ayons l'expérience qu'on peut les réappliquer jusqu'à cinq fois en peu de temps. Leur application se fait de différentes manières. Pour l'ordinaire on les saisit par la queue, à l'aide d'un linge ou avec la main seule, et on approche l'autre extrémité de l'endroit sur lequel on veut les poser. Tantôt on les introduit dans un cornet de papier, ou dans un petit vase dont on applique l'ouverture sur la partie où on veut les faire prendre; tantôt on renferme une sangsue dans une carte roulée en cylindre, et on dirige vers la peau l'extrémité à laquelle correspond la tête. *Bruninghausen* a proposé un tube de verre blanc de 13 à 14 centimètres de longueur, large de 10 à 15 millimètres, ouvert à ses deux extrémités, qui doivent être polies; à l'aide d'un piston qui glisse aisément dans toute sa longueur, on pousse la sangsue vers le lieu qu'elle doit mordre. Ce moyen est surtout utile lorsqu'il s'agit de poser des sangsues aux yeux, aux gencives, dans les narines, au pourtour de l'anus. Les sangsues cherchent toujours, pour mordre, les endroits où les tégumens sont moins épais et les vaisseaux plus superficiels; c'est pour cette raison qu'elles prennent plus facilement chez les femmes et les enfans que chez les sujets avancés en âge, et dont la peau est dure et exhale une odeur qui les rebute, telles que certaines transpirations, le musc, le camphre. Elles périssent quelquefois subitement en voulant les appliquer près d'un ulcère cancéreux ou autre.

C'est à tort, dit M. *Vitet*, que l'on frotte avec du lait ou de l'eau sucrée l'endroit des tégumens où l'on veut faire mordre les sangsues, qui montrent pour ces liquides plus de répugnance que d'attrait; il propose, et avec raison, de faire des lotions et des frictions avec de l'eau de chaude pure sur la peau, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge. Lorsqu'il est indifférent de les appliquer à peu près à tel ou tel endroit, il faut choisir celui où les parties molles correspondent à des os qui offriront un point d'appui à la compression, s'il est nécessaire d'y avoir recours pour arrêter

l'écoulement sanguin. On devra aussi éviter de les mettre sur les parties qui renferment de grandes veines superficielles, variqueuses ou autres, de petites artères qu'elles pourraient atteindre. La succion des sangsues dure pour l'ordinaire d'une à deux heures au plus. Lorsqu'on veut accélérer leur chute, on les saupoudre avec du sel marin, du tabac, de la cendre; mais il ne faut jamais arracher une sangsue avec force de l'endroit où elle est attachée, non qu'elle y laisse une de ses dents, mais on procure au malade des douleurs qui ne peuvent lui être d'aucune utilité. Pour qu'une sangsue se remplisse entièrement, on la laisse sans y toucher, en ayant seulement soin de ne pas l'abandonner à son propre poids. Lorsqu'elle est à peu près pleine, faites-la reposer sur un corps solide et incapable de l'irriter. C'est surtout vers le milieu du temps employé pour la succion qu'il faut, autant que possible, se garder de toucher sur la sangsue, ou de l'exposer à l'action des corps qui lui seraient nuisibles, si l'on veut qu'elle suce autant de sang qu'elle en peut prendre. La quantité de sang qu'elle suce ordinairement est d'une demi-once, lorsqu'elle est de grosseur moyenne. *Stahl* prétend qu'une très-grosse sangsue peut en prendre six gros, et que, si on lui coupe la queue, elle en tire une quantité six fois supérieure à celle dont se gorge une sangsue ordinaire.

On favorise l'écoulement du sang par les petites plaies qu'ont occasionnées les sangsues, en fomentant ces ouvertures avec de l'eau chaude, en les exposant à la vapeur de l'eau, ou en mettant les malades dans un bain; ou par l'application des ventouses, ou des ligatures médiocrement serrées au-dessus des plaies. Les sangsues appliquées le matin, et leurs piqûres fomentées le soir avec de l'eau chaude, procurent un suintement toute la nuit. La quantité de sang qui s'écoule par la morsure d'une sangsue est bien supérieure à celle que l'animal suce, surtout si la plaie est grande ou faite sur un tissu spongieux, et si on a favorisé l'écoulement

du sang par les moyens que nous avons indiqués. Ces circonstances, l'âge et le tempérament de l'individu, l'état naturel ou morbifique des parties attaquées par les sangsues, mettent dans l'impossibilité d'apprécier avec quelque justesse la quantité de sang qui peut s'écouler, dans un temps donné, d'une piqûre faite par une sangsue. Cependant on pourrait l'apprécier à peu près en recevant ce liquide sur des linges que l'on aurait préalablement pesés, et que l'on pèserait de nouveau dès qu'ils en seraient imbibés.

Les moyens que l'on emploie ordinairement pour arrêter le sang que produisent les piqûres faites par les sangsues, sont, l'amadou, le linge brûlé, la térébenthine, la colophane, la poussière de tan, le vinaigre, la charpie râpée et imbibée d'alcohol, soutenues par des compresses graduées et un bandage compressif. On se sert aussi des sulfates d'alumine, de cuivre, de fer. Ces moyens sont encore quelquefois insuffisans. Il arrive surtout chez les enfans qu'on est obligé de boucher les plaies avec les doigts, ou de cautériser chacune d'elles avec un petit stylet rougi à blanc, l'action du nitrate d'argent étant insuffisante.

Inconvéniens des Sangsues.

Parmi les inconvéniens des sangsues, nous ne signalerons que quelques-uns des plus dangereux et des plus fréquens. 1.° Si on les approche trop d'une veine considérable, telle que la jugulaire externe ou la saphène (souvent elles la préfèrent à une petite veine), elles peuvent mordre une petite artère; alors il survient une hémorrhagie très-difficile à supprimer; 2.° Au lieu d'une seule piqûre, quelquefois elles en font plusieurs; ce qui augmente la douleur. Dans ce cas on a remarqué qu'elles sucent peu de sang, et qu'on le fait difficilement couler; on n'obtient alors qu'une saignée imparfaite et avec trop d'irritation. 3.° Après la chute des sangsues il sort quelquefois de leurs morsures plus de sang qu'on ne désirait

en retirer ; d'où résulte une hémorrhagie plus ou moins dangereuse. M. le professeur *Pelletan* rapporte à ce sujet l'observation suivante.

« J'ai vu, dit-il, un enfant de quatre mois, mort vide de sang, « pour six sangsues qu'on lui avait appliquées à la poitrine, et « dont les femmes qui le soignaient ne faisaient qu'essuyer le « sang à mesure qu'il s'écoulait. La dissection du corps fit voir « qu'il y avait à peine un léger caillot dans l'oreillette droite du « cœur. Le cerveau ni les autres organes n'étaient colorés par « ce fluide, et on observa que l'enfant était d'une pâleur uni- « verselle avant d'expirer. » M. *Desgranges* a vu une dame, dans le travail de la petite vérole, perdre tout son sang par des sangsues appliquées aux cuisses, et succomber. Dans une angine inflammatoire, il a également vu prendre des peines inconcevables pour tarir le sang des piqûres faites par les sangsues apposées sur les côtés du larynx. « Dans le cours de ma pratique, dit M. *Freteau*, « j'ai été deux fois embarrassé pour arrêter le sang qui s'écoulait « trop abondemment des piqûres des sangsues placées à la partie « interne et supérieure des cuisses. C'était dans des affections « hystériques; et les mouvemens involontaires des malades met- « taient à chaque instant en défaut la compression la mieux exercée. « Dans ce cas, je ne pus réussir à suspendre le cours du sang « qu'en appliquant sur les piqûres du vitriol pulvérisé. A moins « de circonstances bien impérieuses, il faut s'abstenir de l'applica- « tion des sangsues à la partie interne et supérieure des cuisses « et au cou, où elles ont d'ailleurs d'autres inconvéniens bien « connus. Il faut aussi l'avouer, l'emploi des sangsues est devenu « trop banal. Il est nécessaire d'ouvrir les yeux des jeunes prati- « ciens sur ce point, afin de les soustraire à des erreurs fâ- « cheuses. »

Lorsque les sangsues ont été appliquées à des parois de la peau voisines des os sur lesquels on peut trouver un appui, il est tou-

jours aisé d'arrêter l'écoulement du sang. Dans le cas contraire, et surtout au cou, les bandages compressifs sont sans efficacité, et de plus, en gênant la circulation, ils peuvent prolonger l'écoulement qu'on veut arrêter, et donner lieu à d'autres accidens. Appelé, plusieurs fois, auprès d'enfans mourans d'hémorrhagie, et chez lesquels on avait épuisé tous les moyens indiqués pour l'arrêter, M. *Dupuytren* n'a pas hésité à appliquer, au centre des morsures de sangsues qui fournissaient du sang, l'extrémité boutonnée d'un stylet de fer chauffé à blanc, et il a constamment réussi à arrêter l'hémorrhagie, à l'instant même.

4.° La douleur que la morsure et la succion de la sangsue font éprouver est quelquefois si grande, qu'on est forcé de faire tomber la sangsue, crainte de voir naître des défaillances ou des mouvemens convulsifs. Après sa chute il s'écoule ordinairement très-peu de sang, et bientôt la sensibilité et l'irritabilité parviennent à un très-haut degré. Cette douleur laisse encore dans l'esprit du malade une horreur pour les sangsues telle, qu'il en refuse l'application dans d'autres maladies où elles sont indiquées.

5.° La couleur et la forme des sangsues inspirent souvent à certains malades une telle répugnance, qu'ils refusent de se soumettre à leur morsure; ou s'ils y consentent malgré eux, ils en éprouvent toujours une impression qui s'oppose aux heureux effets qu'on veut obtenir.

6.° L'inflammation et la suppuration qui suivent les piqûres sont quelquefois de très-longue durée, et il arrive qu'elles laissent après elles des cicatrices très-difformes, comme j'en ai vu de très-apparentes sur le sein d'une femme. Les morsures des sangsues aux jambes, particulièrement près des malléoles, se changent souvent en ulcères difficiles et longs à guérir, surtout chez les sujets cacochymes, et chez les vieillards. Elles peuvent encore causer aux sujets sanguins, bilieux, jeunes et robustes, faisant de grands exercices à pied, des érysipèles douloureux, et quelquefois longs à résoudre. 7.° *Riobé* dit avoir vu une amaurose survenue à la

suite d'une application inconsidérée de sangsues. J'ai vu aussi une amaurose qui dura six mois, survenue à la suite d'une semblable application autour d'un œil enflammé. 8.° En appliquant des sangsues sur les bords de l'orifice externe des narines, des oreilles et de l'urètre, sur les bords des lèvres et des gencives, à l'entrée du vagin et de l'anus, on s'expose à les voir pénétrer dans ces différentes ouvertures. *Zacutus*, *Asclépiade*, *Celse*, *Galien*, *Grandchamp*, *Duval*, *Larrey*, etc., rapportent des observations de sangsues avalées en buvant, ou entrées dans une cavité à l'orifice de laquelle on les avait placées. *Hévin*, dans son mémoire sur les corps étrangers, rapporte une observation de *Zacutus*. « Une sang-« sue, dit-il, qu'on voulait appliquer sur des hémorrhoïdes, se « glissa dans le rectum. *Zacutus* ordonna d'injecter le jus d'un « ognon dans l'anus. Ce remède fit sortir la sangsue presque « morte. Mais je pense que l'eau fort salée ou une décoction de « tabac, injectée doucement et en petite quantité à la fois, serait « préférable en pareil cas.» *Zacutus* cite une personne qui mourut au bout de deux jours de la piqûre d'une sangsue qu'on avait laissée s'introduire par mégarde dans les fosses nasales. M. *Larrey* a vu souvent des soldats dans le désert qui, accablés de soif, se couchaient par terre pour boire une eau croupissante, dans laquelle étaient de petites sangsues qu'ils avalaient. Ils éprouvaient d'abord un picotement douloureux vers l'arrière-bouche, toux fréquente, envie de vomir. A l'irritation que déterminaient les sangsues dans les parties sensibles de la gorge succédaient bientôt l'engorgement de ces parties et des hémorrhagies fréquentes. Dès-lors déglutition difficile, repiration laborieuse; la toux causait au malade des douleurs vives dans toute la poitrine; les sujets maigrissaient à vue d'œil, perdaient l'appétit et le sommeil; ils étaient inquiets et agités, et si on ne leur donnait à temps les secours nécessaires, les accidens mettaient en danger, et pouvaient les conduire à la mort.

En pareil cas, on a tour à tour recommandé de faire prendre au malade des boissons fortement vinaigrées ou salées, et aussi de lui administrer des vomitifs et des purgatifs. M. *Double* conclut de ses expériences et de celles de quelques auteurs, que le vin pur et l'eau de menthe sont les meilleurs moyens qu'on puisse employer pour faire périr les sangsues.

Il a suffi à M. *Dupuytren* de faire respirer par la bouche de la fumée de tabac pour faire tomber une sangsue qui s'était attachée au fond de la gorge, un peu au-dessus de l'amygdale droite.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda, per loca convenientia. *Sect.* 1, *aph.* 21.

II.

Mulier in utero gerens, sectâ venâ, abortit : et magis, si major fuerit fœtus. *Sect.* 5, *aph.* 71.

III.

Urinæ difficultatem venæ sectio solvit : secandæ verò internæ. *Sect.* 6, *aph.* 36.

IV.

Ex sanguinis profluvio deliratio, aut convulsio, malo est. *Sect.* 7, *aph.* 9.

V.

Quibus sanguinem ex venis detrahere convenit, iis vere, vena secanda est. *Ibid.*, *aph.* 52.